

LES FILMS DU WORSO, SRAB FILMS ET EVIDENCIA FILMS PRÉSENTENT

CAROLINA SANÍN LETICIA GÓMEZ
ANTONIO MARTÍNEZ ALEJANDRA SARRIA VLADIMIR DURÁN



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2019
FILM D'OUVERTURE



UNE MÈRE INCROYABLE

UN FILM DE FRANCO LOLLI

SCÉNARIO FRANCO LOLLI MARIE AMACHOUKELI VIRGINIE LEGEAY IMAGE LOUIS ARMANDO ARTEAGA SON MATTHEU PERROT JOSEFINA RODRÍGUEZ JOCKEYIN ROBERT SAMUEL AÏCHOUM MONTAGE NICOLAS DESMANNON JULIE DUCLAUX CHEF DÉCORATEUR MARCELA GÓMEZ MONTOYA
CASTING SANTIAGO PARRAS PRODUCTEURS TOUKER AVADI CHRISTOPHE BARRAL DANIEL GARCÍA FRANCO LOLLI SYLVIE PALAT BENOÎT QUANON PRODUCTEURS ASSOCIÉS CAPUCINE MAÏE MICHEL MÉRAT AVEC LA PARTICIPATION DE DAGO GARCÍA PRODUCTIONS CARACOL TELEVISION ADVITAM ARTE EFD COLOMBIA
AVEC LE SOUTIEN DE FONDO PARA EL DESARROLLO CINEMATOGRAFICO - AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE - CNC - INSTITUT FRANÇAIS - TORINO FILM LAB VENTES INTERNATIONALES KINOLOGY DISTRIBUTION AD VITAM



REXUS



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2019
FILM D'OUVERTURE

UNE MÈRE INCROYABLE

UN FILM DE FRANCO LOLLI

CAROLINA **SANÍN** LETICIA **GÓMEZ**
ANTONIO **MARTÍNEZ** VLADIMIR **DURÁN** ALEJANDRA **SARRIA**

FRANCE, COLOMBIE 2019

ESPAGNOL - 95 MINUTES - COULEUR - FORMAT VIDÉO: 1,85 - FORMAT SON: 5.1

AU CINÉMA LE **19 FÉVRIER 2020**

**DISTRIBUTION
AD VITAM**

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
contact@advitamdistribution.com
Tél. : + 33 1 55 28 97 00

**RELATIONS PRESSE
MAGALI MONTET**

magali@magalimontet.com
Tél. : 06 71 63 36 16
GREGORY MALHEIRO
gregorymalheiro@gmail.com



SYNOPSIS

À Bogota, Silvia, mère célibataire et avocate, est mise en cause dans un scandale de corruption. À ses difficultés professionnelles s'ajoute une angoisse plus profonde. Leticia, sa mère, est gravement malade. Tandis qu'elle doit se confronter à son inéluctable disparition, Silvia se lance dans une histoire d'amour, la première depuis des années

ENTRETIEN AVEC FRANCO LOLLI

L'idée de filmer la fin de vie d'une femme âgée atteinte de cancer était-elle centrale dès l'écriture de Litigante ?

Non. Après la sortie en salles de mon premier film, *Gente de bien*, j'ai commencé à réfléchir à un nouveau projet, à prendre des notes éparées sur ce qui me venait en tête. Et ce qui me venait, c'étaient des figures féminines. Ma mère était là quelque part, dans sa jeunesse, ou plus âgée. Je pensais aussi à des lieux bourgeois, feutrés, là où se prennent les décisions importantes pour mon pays, la Colombie. À peu près en même temps, je préparais un voyage avec ma mère en Islande. Avant notre départ, elle a du passé un examen médical qui a révélé un possible cancer. Nous sommes partis en vacances avec l'idée qu'elle allait peut-être mourir bientôt. Je suis fils unique et cette idée me terrifie. Ma mère et moi avons une relation certes parfois difficile mais très proche.

Pour moi, le thème du film s'est imposé à ce moment précis. À notre retour, le diagnostic de sa maladie a été confirmé.

Le fait que Leticia ait deux filles, Silvia et Maria José, et non pas un fils unique comme vous, était-il une façon de mettre de la distance, de la fiction, dans une matière très autobiographique ?

Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je voulais réaliser un portrait de femme, qui est, en quelque sorte, devenu un portrait d'une famille de femmes. Mes films montrent souvent des gens qui se disputent mais d'habitude il s'agit d'un homme et d'une femme. D'un homme qui affronte une femme. Là, je n'avais pas le désir de filmer un homme, en tout cas pas pour le personnage principal. Peut-être était-ce une manière de prendre de la distance, mais à un niveau



inconscient. La vérité, c'est que les films s'imposent à moi plus que je ne m'impose à eux.

Être conscient de l'inconscient et le laisser agir, c'est ce qui différencie les cinéastes des réalisateurs disait le critique Jean-Claude Biette.

Je ne connaissais pas cette phrase, mais mes films sont presque uniquement le produit de mon inconscient ! Litigante a une structure assez classique et raconte une histoire simple en apparence, mais souterrainement, il y a beaucoup des choses qui finissent par être filmées presque sans que je le veuille, en tout cas sans que je le décide. C'est sans doute ce qui donne du poids au film. Quand je vais au cinéma, ce qui m'intéresse c'est de sentir que le film possède plusieurs couches. J'ai d'ailleurs l'impression que c'est quelque chose qui s'est un peu perdu, que les films sont de plus en plus superficiels. C'est la grande différence entre Scorsese et les réalisateurs qui font des films "à la Scorsese". Sur le tournage de *Litigante*, j'ai pleuré à peu près vingt jours sur quarante, j'étais remué par ce que je filmais. Pendant que je mettais en scène la mort d'une mère, ma mère était en rémission et ma

femme était enceinte de 8 mois. Cela a forcément chargé le film.

Litigante parle de la fin de vie, un sujet assez difficile et pourtant le film dégage une énergie et une vitalité extraordinaires!

Plus on s'approche de la mort, plus la vie est nécessaire, importante. Je viens d'un pays dangereux: la Colombie, où la mort n'est jamais loin, parce qu'il y a de la violence, parce que les hôpitaux marchent mal... Le rapport à la vie est différent. On fait la fête autrement, on vit autrement qu'en Europe. Il y a un état d'esprit du style "si je meurs demain, au moins j'aurais vécu, dansé, pris du bon temps...". Quand ma mère a été informée de son cancer, je me suis dit inconsciemment: il faut vivre! Je me suis à écrire ce film très vite, j'ai lancé plein d'autres projets avec ma société de production, j'ai ressenti l'envie d'avoir un enfant aussi. J'ai déployé une énergie colossale dans le travail et dans ma vie personnelle en me disant que si ma mère venait à mourir, j'aurais bâti des choses pour ne pas m'effondrer. Le film raconte ça : quand Sylvia comprend que sa mère peut mourir, elle change énormément de choses dans sa vie

qu'elle n'aurait pas changées sinon. Elle rencontre un homme, quitte son travail, se rapproche de son fils...

La vitalité du film vient des situations conflictuelles, de la dureté des personnalités... Le conflit, c'est la vie ?

C'est être vivant, oui! Ma mère est avocate à la retraite, elle lutte contre tout, elle continue à se battre contre les injustices, c'est viscéral chez elle. On lui réclame à tort 700 € d'impôts : elle est prête à « se taper » dix ans de procès plutôt que de payer ces 700 € ! L'important ce n'est pas l'argent, c'est le principe qui vaut qu'on se batte, et pour ma mère, c'est sa façon de rester en vie. J'aime le conflit dans la vie et j'aime le conflit au cinéma, sans doute parce que j'aime les gens qui luttent, qui tiennent tête. Le cinéma qui me touche le plus est un cinéma de la vie... Ce n'est peut-être pas un hasard si je suis produit par Sylvie Pialat.

Connaissez-vous les films de Maurice Pialat ?

Evidemment, mais je n'ai jamais vu *La Gueule* ouverte en entier, juste des extraits. Je n'ai pas voulu le voir pour ne pas me bloquer. Mais Pialat est le cinéaste

français qui m'intéresse le plus. Celui duquel je me sens le plus proche aussi. Ses films me touchent énormément, y compris dans la façon parfois chaotique qu'il avait de les tourner. On sent qu'il ne pouvait pas faire autrement – en ça, surtout, je me reconnais. Dans les films de Maurice Pialat, il y a de l'énergie, de la vie, de la profondeur et de l'intelligence. C'est tellement rare de nos jours de trouver tout ça dans un même film. Au cinéma et sur les tournages, j'ai besoin que ça vive, que ça déborde. Les moments que j'aime vraiment sur un plateau sont ceux où je me retrouve à crier, à gesticuler, dans une sorte d'état de transe... Dès que c'est désorganisé, qu'il y a plein d'acteurs et de techniciens, qu'on a du mal à placer les choses, je m'amuse beaucoup plus que quand tout est bien calé et planifié.

Le film est aussi un portrait de la fille aînée, Silvia, avec son fils, son aventure amoureuse, ses problèmes professionnels, le père de son fils... Comment se sont intégrés tous ces éléments qui s'ajoutent à la maladie de Leticia ?

Ça s'est plutôt fait dans le sens inverse. Litigante est avant tout le portrait de Silvia. Chaque élément de la vie de Silvia interagit avec les autres et l'ensemble finit par raconter qui elle est. Mais ce qui a fini par prendre la place la plus grande, c'est la relation entre Silvia et sa mère Leticia. Plus largement, la filiation est devenue le thème central du film : comment passe-t-on de Leticia à Silvia, puis de Silvia à Antonio, son fils? On est tous définis par nos parents, qu'on le veuille ou non. Qu'est-ce qu'on laisse en héritage à nos enfants ? On peut s'émanciper jusqu'à un certain point, mais on porte en nous l'ADN de nos parents et notre vécu avec eux. Ainsi, cet enfant aura assisté à des milliers de disputes entre sa mère et sa grand-mère, mais également à des moments d'amour très forts. Litigante est une histoire de famille, de transmission. Leticia transmet à sa fille une façon d'affronter le monde, d'être digne, de résister. Et sa fille le transmettra à son tour à son fils.

C'est un film de famille, mais avec une vision libre de la famille. Par exemple, le fils de Silvia ne connaît pas son père, parce que Silvia a décidé d'élever seule son enfant...

Je me demande ce que chaque spectateur va imaginer de ce qu'a été la relation entre Silvia et le père de son fils. J'aime me dire qu'il y a eu entre eux une histoire d'amour, qu'ils sont restés amis, mais qu'elle a voulu élever seule son fils. Leticia le lui reproche d'ailleurs, elle aurait préféré que l'enfant ait un père, même si elle vit elle-même seule depuis des années, sans avoir besoin d'un homme. Mon père est mort dans un

accident avant ma naissance, j'ai grandi seul avec ma mère donc pour moi la famille monoparentale est la norme. Dans mes films, on ne voit pas beaucoup les pères. Et dans ma famille, les femmes ont toujours été plus fortes que les hommes, sans aucun doute... Silvia est d'ailleurs jouée par Carolina Sanín, une écrivaine et féministe connue en Colombie, qui est, par ailleurs, ma cousine au deuxième degré !

Cela confirme l'aspect familial et matriarcal du film. Elle a un charmant petit cheveu sur la langue, le genre de détail qui singularise une actrice et un personnage...

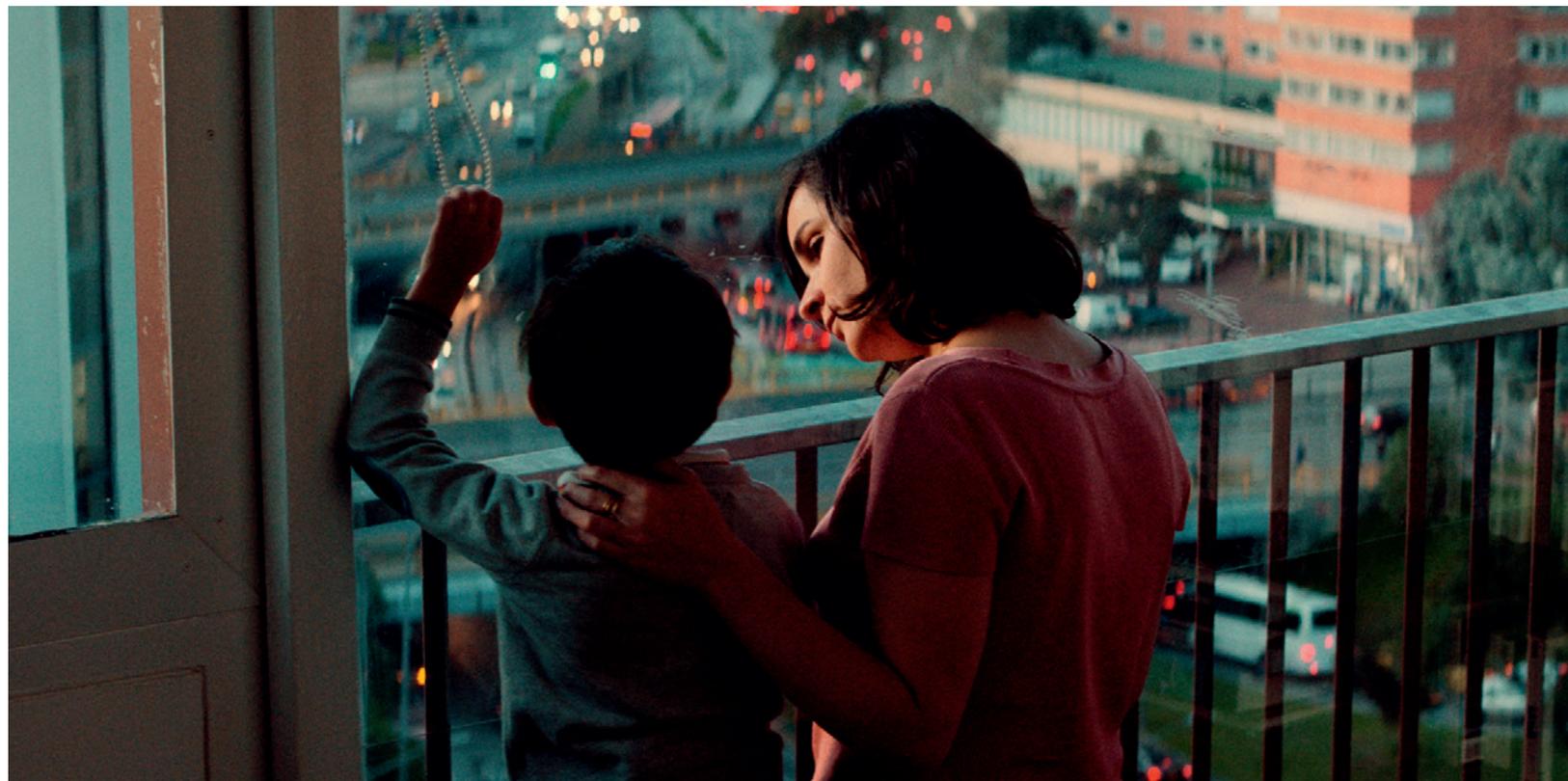
Surtout ça raconte quelque chose : la façon dont on place son corps, sa voix, raconte qui on est. Avoir ce cheveu sur la langue oblige à y faire face tout le temps. Carolina est une figure publique qui parle souvent à la radio, à la télé, toujours avec ce petit "défaut" d'élocution. Ensemble, on s'est posé la question d'une rééducation avant le tournage pour rendre ce défaut moins audible et puis très vite on s'est dit que non, qu'il fallait au contraire faire avec et que c'était même super par rapport au personnage. C'est drôle parce que quand j'ai commencé le casting, qui a quand même duré neuf mois, je voulais une actrice qui soit un mélange entre Carolina Sanín et quelqu'un d'autre que je n'arrivais pas à définir. Je ne trouvais pas, parce qu'il fallait prendre tout simplement Carolina Sanín.

Le moment est venu de lever un "secret" : c'est votre propre mère, Leticia Gómez, qui joue Leticia. Pourquoi ce choix ?

Je l'avais déjà fait jouer dans mon court-métrage Rodri, où elle interprétait son propre rôle, dans son propre appartement. L'expérience avait été compliquée et les disputes nombreuses, mais on est toujours heureux de filmer les gens qu'on aime. De plus, c'est une actrice née même si elle est non-professionnelle. Elle est capable de faire dix prises de dix façons différentes. Je n'ai jamais hésité sur le fait de lui faire jouer le rôle de Leticia. J'ai même réalisé il y a peu que la principale raison de faire Litigante était probablement de la filmer. C'est ma façon de me préparer à sa mort mais aussi de laisser une trace de sa vie. C'est drôle parce que dans sa jeunesse, elle aurait voulu devenir actrice mais sa propre mère l'en a dissuadée parce que les actrices étaient mal vues à l'époque, dans son milieu. Elle est devenue avocate. Jouer dans mes films est sans doute une forme de réparation de cette vocation contrariée.

A-t-elle contribué à ses dialogues ?

Tous les acteurs du film ont contribué aux dialogues,



puisque je ne leur donne jamais un scénario dialogué, mais des directions, des indications de ce qu'ils doivent dire et faire. Quand j'écris, je m'inspire de choses que j'ai entendues. Avec le personnage de Leticia, c'était facile de m'inspirer de ma mère. Et puis, au moment de tourner, ma mère a une capacité de proposition très grande. Pour autant, la Leticia du film n'est pas exactement ma mère: elle a son grain de folie mais elle est un peu plus bourgeoise, et autrement dure. Le personnage qu'elle a créé tient sans doute aussi de ma grand-mère.

Était-elle enchantée ou méfiante de jouer ce rôle ?

De façon générale, elle pense que ce genre de sujet familial et intime ne fait pas venir les gens en salle. Elle a aussi forcément un rapport difficile et contradictoire à tout ça, ayant vécu l'histoire de son personnage. Par exemple, la scène de l'IRM était très violente pour elle, les scènes de chimio, raser ses cheveux à nouveau... À un moment ou un autre, tous mes comédiens questionnent le sens des scènes et de leur rôle. Ils se demandent si ça vaut le coup de se mettre dans ces états, car je leur demande de

jouer avec leur âme. Mais je crois qu'elle est surtout très contente que ce film existe. Et elle était heureuse de me voir tourner mon deuxième film, ça la rassure sur l'état de ma carrière dans le cinéma. Elle croyait vraiment au film, au fond.

D'ailleurs, elle avait l'œil pour détecter les scènes qui n'allaient pas. Elle a, par exemple, refusé de jouer une scène de réconciliation entre Silvia et Leticia, qu'elle ne sentait pas. Et elle avait raison! La scène n'appartenait pas à ce film. Mes films se construisent comme ça, avec les idées de tous, ou de personne plutôt. Les films parlent d'eux-mêmes. Notre travail est seulement de les écouter.

Pouvez-vous nous parler de Vladimir Durán, l'acteur qui joue l'amant de Silvia, lui aussi excellent ?

Vladimir est acteur mais également un réalisateur très doué. Il amène un aspect comédie romantique, un genre que j'adore. L'amour nous sort de nos problèmes quotidiens. On se lance souvent dans des histoires d'amour quand on est dans une situation difficile, par besoin d'une échappatoire. Cette rencontre est un véritable appel d'air pour

Silvia. Elle y gagne de la tendresse, de l'amour. On ne sait pas si cette histoire va durer, peut-être pas, mais ce n'est pas grave, elle lui aura permis de mieux passer l'épreuve de la maladie de sa mère, de refaire l'amour, de comprendre des choses sur sa propre maternité. Les aventures amoureuses sont des révélateurs. Cet arc narratif aide à conjurer le risque d'un film trop difficile. Je parle de la mort mais je refuse la morbidité, je veux au contraire élever mes personnages, et le spectateur avec. C'est très important, d'aller vers la lumière, que la vie continue.

Peut-on évoquer Alejandra Sarria et son personnage, Majo, la sœur cadette de Silvia, en retrait mais néanmoins importante ?

Alejandra joue la fille plus douce, la cadette, celle avec qui la mère n'est pas en conflit. Comme Majo, elle parle bas, elle est calme, tempérée. Elle amène autre chose dans le tumulte familial. C'est elle qui a dû raser ma mère et elle en pleurait. Dans la vie, Alejandra est commissaire d'exposition, je l'ai choisie en partie pour ça, parce que son rapport à la représentation m'intéressait. Mais pendant la



préparation du film, j'ai aussi appris que, comme son personnage, elle était fille d'avocat (comme Carolina et comme moi), que son père était mort d'une maladie pulmonaire et qu'elle a une sœur aînée qui a une relation très conflictuelle avec leur mère. Quand je suis en casting, j'essaie de convoquer des acteurs qui ont vécu des situations proches de celles des personnages, et parfois ça arrive à mon insu, je me rends compte que c'est le cas après les avoir choisis.

Litigante montre une Colombie non "exotique", qui ressemble à n'importe quel pays occidental. Pas de cartel, de Farc, de fusillades, de misère, pas de tribus indiennes, pas de clichés réducteurs... C'était volontaire ou naturel ?

C'était naturel dans le sens où la Colombie n'est pas le cliché qu'en font les médias des pays occidentaux. J'ai tout simplement filmé à Bogota, ma ville natale, et plus précisément un milieu plutôt bourgeois, qui est celui où j'ai grandi. Je n'avais pas spécialement envie de montrer la pauvreté, qui est là en effet, en bas des appartements que je filme, car je n'avais

rien d'intéressant à en dire. Pour filmer la misère, comme pour filmer n'importe quoi d'autre, il faut avoir une bonne raison de le faire. Pour moi un film, c'est avant tout une trace, une archive. Et je n'ai pas d'archive à créer sur les cartels de la drogue, ou sur les indigènes en Amazonie, parce que je n'ai pas de rapport particulier à ça. Le jour où j'en aurais un, je le filmerai. Sinon, ce serait de l'imposture.

Pouvez-vous nous parler de votre travail avec le chef opérateur, Luis Armando Arteaga ?

Luis est franco-vénézuélien. Il a fait, entre autres, la photographie de Ixcanul (ndr : film guatémaltèque qui avait reçu un prix à Berlin). C'est un type super et un directeur photo génial, très perfectionniste. Tous les films qu'il a faits sont magnifiques à l'image. Mais l'essentiel avec lui c'est qu'il s'implique vraiment sur l'ensemble du projet. L'idée de filmer en anamorphique vient de lui, celle de couper sur les côtés, pour avoir un format 1:85, que je trouve plus approprié au film, vient de moi. Je dirais qu'il m'a beaucoup aidé à donner du poids et de la tenue aux scènes, à ne jamais rien filmer qui ne valait pas la peine d'être filmé, et à toujours chercher la beauté, le sublime. À ne rien lâcher.

On découvre vos films, ceux de *Ciro Guerra*... Quelle est la situation globale du cinéma colombien aujourd'hui ?

Une loi a été votée il y a une quinzaine d'années qui copie le système français de financement du cinéma. Avant, on faisait quatre films par an, maintenant, c'est plutôt quarante, ce qui n'est pas rien. Il y a une petite communauté active du cinéma qui commence à prendre forme, une petite industrie. Par ailleurs, la Colombie a mis en place une défiscalisation pour les tournages étrangers, du coup, tout un tas de productions américaines font vivre le métier mais avec l'effet pervers de faire augmenter les coûts. Il y a des festivals de cinéma, un public cinéphile, par exemple les films de Benoit Jacquot ou de Xavier Dolan sortent là-bas... Dernièrement même ceux de Lee Chang Dong. Ça s'améliore ! Mais le public de ces films reste limité, et mon premier film a beaucoup mieux marché en France qu'en Colombie. Il nous manque de meilleures infrastructures pour le cinéma d'auteur, des lois qui protègent sa diffusion, et de l'argent. À peu près 120 projets de premier film sont présentés chaque année au CNC Colombien pour

trois places à l'arrivée. Aujourd'hui, c'est compliqué de démarrer dans le cinéma en Colombie, ou alors il faut le faire à l'arrache, en espérant que le film soit remarqué ensuite.



FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE EN TANT QUE RÉALISATEUR

LITIGANTE

Long métrage, 95 minutes.

Les Films du Worso (France), SRAB films (France), Evidencia Films (Colombie)

Première mondiale: Semaine de la Critique, Festival de Cannes 2019

GENTE DE BIEN

Long métrage, 86 minutes.

Geko Films (France), Evidencia Films (Colombie)

Première mondiale: Semaine de la Critique, Festival de Cannes 2014

RODRI

Court métrage, 23 minutes.

Les Films du Worso (France), Evidencia Films (Colombie)

Première mondiale: Quinzaine des Réalistes, Festival de Cannes 2012

COMO TODO EL MUNDO

Court métrage, 27 minutes.

La Fémis (France), Productores Anónimos (Colombie)

Première mondiale: Festival de San Sebastián 2007



FRANCO LOLLI

Né en 1983 à Bogotá, Colombie, Franco Lolli a fait ses études de cinéma en France, au sein du

département réalisation de La Fémis, d'où il sort diplômé en 2007 avec les félicitations du jury.

Son film de fin d'études *Como todo el mundo*, tourné dans son pays natal, a été sélectionné dans plus de soixante festivals internationaux et a remporté vingt-six prix dont le Grand prix du jury au festival de Clermont-Ferrand. Son second court métrage *Rodri* a été sélectionné à la Quinzaine des Réalistes en 2012.

Son premier long métrage *Gente de Bien*, écrit à la Résidence de la Cinéfondation, a également été sélectionné au Festival de Cannes, à la Semaine de la Critique, en 2014. Le film, a voyagé dans plus de soixante-dix festivals dans le monde et a remporté plusieurs prix, notamment aux festivals de San Sebastián, Lima et La Havane.

Depuis 2011, Franco Lolli produit au sein d'Evidencia Films, la société qu'il a créée, non seulement ses propres films mais aussi ceux d'autres auteurs colombiens (Simón Mesa Soto, Laura Huertas Millán, Jacques Toulemonde...).

LITIGANTE est son deuxième long métrage en tant que réalisateur, producteur et scénariste.

LISTE ARTISTIQUE

Silvia Carolina Sanín
Leticia Leticia Gómez
Antonio Antonio Martínez
Abel Vladimir Durán
Majo Alejandra Sarria

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur: Franco Lolli

Scénario: Franco Lolli, Marie Amachoukeli, Virginie Legeay

Productions: Srab Films / Toufik Ayadi, Christophe Barral

Les Films du Worso / Sylvie Pialat, Benoit Quainon

Evidencia Films / Franco Lolli, Daniel García

Avec le soutien de Torino Film Lab, FDC Proimagenes Colombia,

Aide aux cinémas du monde – CNC – Institut Français

Image: Luis Armando Arteaga

Montage: Nicolas Desmaison, Julie Duclaux

Chef opérateur son: Matthieu Perrot

Décor: Marcela Gómez Montoya

Costumes: Juliana Hoyos Vivas

Distribué par Ad Vitam

Ventes internationales: Kinology